

Marc Angenot<sup>1</sup>

## De l'argumentation à l'intimidation

Je ne puis guère faire plus en vingt minutes qu'exposer les grandes lignes d'une réflexion et esquisser une problématique déterminée. Mon questionnement est développé dans plusieurs chapitres d'un livre qui va sous presse cet été, *Rhétorique de la confiance et de l'autorité*. Je travaille parallèlement avec Régine Robin à un programme subventionné par le Conseil de recherches en sciences sociales du Canada: «L'histoire des dissensions et des controverses».<sup>2</sup>

Je propose de poser la question du passage, dans la discussion, – notamment dans les médias et sur le web aujourd'hui, – de *l'argumentation à l'intimidation*. Je suggère qu'il est intéressant d'isoler et d'étudier les procédés de l'intimidation, les moyens de rendre toute objection et toute réticence «téméraires» (vieille catégorie venue des controverses théologiques).<sup>3</sup> Certains de ces procédés sont vieux comme le monde mais d'autre ont un petit air de nouveauté.

J'intègre à titre heuristique dans *l'intimidation* toute tentative en cours de discussion (supposant que celle-ci a commencé avec des apparences de sérénité, d'équité, de tolérance et de bonne volonté) de mettre l'interlocuteur – ou mieux dit, *l'adversaire* – sur la défensive, de le dissuader de persister à défendre son point de vue, de le disqualifier en sa personne ou par son appartenance faute de réfuter ses propos, de stigmatiser ces propos mêmes, de prendre le public à témoin de leur caractère blâmable sinon scélérat au regard de valeurs intangibles ou de vérités indiscutables – ceci en vue de le réduire au silence, de lui faire abandonner la partie et de l'accabler sous la réprobation. Je propose de repérer les moyens par lesquels l'interlocuteur est amené à comprendre qu'il a «intérêt à se taire» et que s'il persiste il va «s'enfoncer».

De l'Antiquité grecque et romaine nous vient la distinction entre trois techniques du discours qui partagent des formes communes de raisonnement dans la mesure où toutes trois ne peuvent prétendre à la preuve démonstrative: *la rhétorique* (technè de l'orateur, art de discourir en public), *la dialectique* (technique de la discussion sereine entre individus animés d'une identique *affectio veritatis*) et *l'éristique* (art de la controverse, de la dispute, technique de la «guerre» argumentative).

L'éristique est orientée vers le succès persuasif qui suppose la «défaite» de l'adversaire devant un public dont on doit gagner l'appui par tous les moyens. L'éristique est une technique de la discussion vue comme une bataille et aboutissant à une mise à mort. L'éristique, art de gagner à tout prix, de détruire l'adversaire et ses «raisons», ne recule pas devant les contre-vérités, les sophismes, devant les plus mauvais expédients du pathos pas plus que devant les

invectives, les sarcasmes, les quolibets. En éristique, la présence d'un public-arbitre est nécessaire, indispensable: ce public est l'allocutaire réel du polémiste qui recherche son approbation quand l'adversaire, défait et déconsidéré, est mis à terre. L'éristique, c'est comme à la boxe, et ce, tout d'abord, parce que la dispute est *un spectacle* qui suppose un public qui compte les coups et n'est pas mécontent de voir un des débatteurs, qui qu'il soit, à terre. Ensevelir l'adversaire sous la réprobation générale est la plus douce et plus complète victoire éristique. Votre adversaire n'a plus simplement une opinion contraire à la vôtre, mais une conviction coupable. Dès lors, son opinion loin de vous obliger à répondre et à prolonger le débat y met abruptement fin tandis que son auteur est voué à l'indignation publique.

La dialectique éristique, définissait Schopenhauer, est «l'art de la controverse, menée de telle manière qu'on ait toujours raison, donc *per fas et nefas* [qu'on ait raison ou tort].» Vous connaissez sans nul doute *L'Art d'avoir toujours raison*, amusant opuscule où l'atrabilaire philosophe dressait la liste des procédés les plus retors disponibles à qui veut ne pas perdre la face dans la discussion. Après tout si je suis convaincu que j'ai raison – et je le suis ! – pourquoi devrais-je perdre la partie et pourquoi me refuser le plaisir de réduire à quia par tous les moyens mon détestable adversaire, – même et surtout s'il fait mine de l'emporter? La dialectique coopérative est une foutaise bonne pour les Habermas de jadis et de l'avenir. Aristote lui-même s'est trompé en écartant de la rhétorique/dialectique les «sophismes». Il n'y a que l'éristique qui vaille et celle-ci doit puiser à large main dans la sophistique: transformer un argument faible en argument fort, comme proposait de l'enseigner Protagoras, voici qui est utile quand on dispute.<sup>4</sup>

Je justifierai mon intérêt présent pour cette question par un contraste *oratoire* : tandis que, Mesdames, Messieurs, nous sommes en train de débattre de rhétorique, de dialectique, d'argumentation tempérée, du rationnel et du raisonnable, regardez un peu ce qui se passe dans le monde extérieur! L'Internet est en passe de se transformer (ou bien c'est déjà accompli) en une vaste mêlée hargneuse et haineuse où tous les coups de la rhétorique éristique sont permis, où tous les débats carburent à l'outrancier, tournent à l'invective, à la *reductio ad Hitlerum* ou *ad Stalinam*, au procès en règle, et notamment au procès d'intention instruit à la façon d'un réquisitoire «vychinskyen», à la menace explicite, à la volonté de censurer, de réduire au silence. On peut penser que c'est la nature du médium «chaud» des blogues et des réseaux sociaux et que ce sont les sentiments d'invulnérabilité et d'irresponsabilité qu'ils inspirent qui oblitèrent et refoulent peu à peu l'argumentation rationnelle, la discussion tempérée et de bonne foi, qui étouffent et pervertissent de la sorte tout débat public rationnel. Au moindre «mot de travers», la vigilance intimidatrice et bien-pensante se déchaîne, celle notamment de lobbies «professionnels» qui ne s'imposent à l'opinion que par ces procédés. Les lobbies identitaires qui s'activent sur le web et dans les médias et qui alimentent l'esprit de censure sont tous inconditionnels d'une Cause exclusive, cause qu'ils ont mandat de protéger par tous les moyens contre toute discussion, toute objection et tout examen – du lobby sioniste au lobby gay en passant par tous les lobbies

identitaires, ethniques, religieux – tous fonctionnent à l'intimidation, à la menace, à la dénonciation, au refus de débattre, à la mise au pilori des gêneurs et des réticents.

Jusqu'ici, j'ai évoqué une situation-type où un disputant passe inopinément de la discussion dite courtoise à des moyens éristiques. Mais en pratique, ce qui s'observe est, à mesure que les esprits s'échauffent, le recours à l'intimidation de part et d'autre. Exemple surabondant, décrit par Taguieff justement: à l'accusation d'«antisémitisme», fondée ou non, l'adversaire va crier plus fort en dénonçant le «chantage à l'antisémitisme» et la volonté de «censure» dont il est victime.<sup>5</sup> À l'accusation d'«islamophobie», non moins répandue, l'autre camp va crier, plus fort s'il se peut, au «chantage à l'islamophobie» et ainsi de suite — chaque camp se réclamant à hauts cris de «la liberté d'expression» transmuée en un absolu démocratique bafoué par le camp adverse.

L'ancienne rhétorique déversait dans ses listes bigarrées et incohérentes de «sophismes» les différentes manœuvres, brutales ou sournoises, qui font capoter la discussion, qui mettent fin à la discussion ouverte et sereine. Un grand nombre des ainsi nommés «sophismes» étaient précisément ces procédés qui marquent le passage de la discussion à l'intimidation et mettent l'interlocuteur sur la défensive. Les traités classiques disposaient d'une catégorie qui englobe une bonne part de ce que je désigne comme intimidation: ils dénommaient sophisme *ad baculum* toute forme de «raisonnement» qui vise à réduire l'interlocuteur au silence en l'ensevelissant sous l'opprobre et à mettre par là un point final car il n'y a pas lieu de discuter avec un adversaire déconsidéré. La catégorie englobait alors toutes sortes de moyens intimidants dont les vieux manuels allongeaient vainement la liste – inspirer de la peur, spéculer sur les conséquences fâcheuses de la mesure attaquée (*ad metum*), agiter l'instrument de la menace (*a carcere, ad fulmen, ad crumenam*), exiger la soumission par la crainte respectueuse (*ad reverentiam*).<sup>6</sup> On peut ajouter le sophisme *ad consequentiam* («Vous prenez bien des risques en soutenant ceci») et le sophisme *Hannibal ad portas*: «Avec tous vos discours et vos objections, vous ne voyez pas à quel point la situation est dangereuse, cessez de raisonner et faites comme on vous dit.» *L'argumentum ad odium*, tout proche, désigne le fait de rendre odieux aux regards de valeurs fondamentales ou de la décence élémentaire les idées de l'opposant: «Vous devriez avoir honte de soutenir une idée pareille; seul un fasciste, seul le pire raciste etc.», «Dites donc, c'est pas mal sexiste, votre truc!» – c'est ici le procédé de l'*étiquetage* : simple et efficace, il opère à fond de nos jours.

S'y joint l'imparable *procès d'intention*, c'est à dire l'imputation de mauvaises intentions et de sentiments blâmables dissimulés sous la thèse apparemment innocente de l'adversaire. Le polémiste anticipe par exemple sur la conclusion que l'interlocuteur n'a pas formulée et prétend le forcer à venir fatalement à une conclusion ridicule, odieuse ou répugnante (et être trop lâche ou trop hypocrite en outre pour y venir tout de go). S'il dit que son raisonnement n'aboutit pas à cela, on ricanera avec incrédulité. «Mais je n'ai jamais dit ça! — Je sais bien, n'empêche, c'est ce que tu penses, évidemment...» Herméneutique «paranoïde» et arrogante,

elle n'argumente jamais et n'objecte pas sur le littéral, l'explicite, l'intentionnel mais sur un sens caché, des présupposés subodorés, des inférences, sur du sous-jacent, sur une intention blâmable ou scélérate extrapolée du littéral. «Bon! Si je comprends bien...», commence l'exégète.

On peut ensuite chercher à clouer le bec de l'interlocuteur *ad personam*: «Tu es bien le dernier à pouvoir dire ça!», «regarde qui parle!» Le sophisme *ad personam* revient à dénigrer et discréditer l'adversaire en passant outre ses idées et en se dispensant du même coup de les réfuter. Sophisme puisqu'il fait l'impasse sur la question débattue et change de «terrain». «De façon générale l'attaque personnelle est une façon de *pourrir le débat*. Ironiser sur l'adversaire hors de propos, faire allusion à lui en des termes négatifs, peut contribuer à lui faire perdre son sang-froid, brouiller son discours, le pousser à se placer lui-même sur le terrain personnel et à répondre sur le même ton, et le public sera tenté de renvoyer les pugilistes dos à dos.»<sup>7</sup>

Le 20<sup>e</sup> siècle a été dominé par une herméneutique à laquelle le marxisme a contribué de pair avec le freudisme et avec presque toutes les écoles sociologiques: derrière les idées et les convictions des gens, derrière ce qu'ils disent croire, derrière la conscience qu'ils semblent entretenir du cours des choses et de leur action, il y a des *forces non-idées* qui sont la source réelle de ce que les gens pensent: des intérêts, des appartenances de classe, des pulsions inconscientes. Dans ce que je désigne comme le *paradigme holiste*, le sujet, est engendré avec ses idées et ses croyances par des intérêts et par des conditionnements. Les idées qu'il exprime sont subies et reflètent la position «matérielle» qu'il occupe. Dans le débat privé ou public, l'arrogant «holiste» interrompt à brûle-pourpoint: «Je sais bien pourquoi vous dites ça: en tant que Français, en tant que femme [ou qu'homme], qu'universitaire, que fonctionnaire, que petit bourgeois, étant donné votre milieu, votre éducation etc., vous ne pouvez manquer de penser de cette manière». Si cette assignation explique quoi que ce soit, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle et ceci me dispense de discuter plus avant et de chercher à voir (c'est ce que je souhaite) s'il n'y a rien dans vos raisonnements et vos idées qui devrait m'interpeller.

L'argument dogmatique se conjoint, en vue d'intimider, au pathos de l'indignation: le respect dû à une Parole sacrée rend choquant toute réticence. Toute objection face à l'autorité respectée suscite le blâme. Devant la parole magistrale, on doit s'incliner en silence. «Moi, la vérité, je parle», formulait Jacques Lacan.<sup>8</sup> L'opinion de l'adversaire, du seul fait qu'elle s'oppose à ce qui est tenu pour intangible ou ce qui provient d'une autorité sacrée et infaillible devient autre chose qu'une opinion: irrespect, délit et blasphème.

Il est des catégorèmes qui sont en eux-mêmes toute une argumentation ou plutôt qui en permettent avantageusement l'économie. L'étiquetage accusateur et «diabolisant» est en regrettables progrès de nos jours à mesure que le règne des médias et des *soundbites* favorise l'outrancier et décourage la discussion sereine. La liste de base des catégorèmes condamne se dresse aisément: «fasciste», «raciste», à quoi sont venu s'adjoindre

successivement «sexiste», «homophobe», «islamophobe» ... On observe une montée en puissance de ce sommaire moyen rhétorique de mettre fin au débat en clouant au pilori l'adversaire dont témoigne un néologisme qui a connu le succès immédiat, «*diabolisation*».

Le plus ancien des étiquetages réprobateurs dans notre culture est «fasciste». L'antifascisme d'avant la Deuxième Guerre mondiale a légué à la gauche d'après 1945 une catégorie nébuleuse en perpétuelle expansion, un «fascisme» sans rivage qui allait devenir l'«injure suprême» semée à tout vent. «En France, on est toujours, ou l'on a été, le fasciste de quelqu'un», constate-t-on.<sup>9</sup> Pascal Ory s'en agace: à la fin du 20<sup>e</sup> siècle, ironise-t-il, les gauchistes identifient la démocratie occidentale au «fascisme» et au «nazisme» – et leurs adversaires répliquent en qualifiant de «fasciste» ou de «totalitaire» leur rhétorique de la contestation.<sup>10</sup>

L'étiquetage fasciste marche à fond sur le web. Aujourd'hui Endehors.org s'en prend au «nouveau fascisme» qu'est le féminisme radical. Un site écolo a repéré d'autres «fascistes» à combattre, ce sont les *Global Warming Skeptics*, tous ceux qui mettent en doute le réchauffement planétaire – mais [www.ecofascism.com](http://www.ecofascism.com) rétorque du tac au tac : «*Environmentalism is Fascism !*» Le catégorème diabolisant, tout usé jusqu'à la corde qu'il soit, continue donc sur sa lancée.<sup>11</sup>

*Reductio ad Hitlerum* est une expression ironique désignant, en latin de cuisine, le procédé qui consiste à disqualifier les arguments d'un adversaire ou à calomnier sa personne et ses actes en les associant de quelque façon à Adolf Hitler.<sup>12</sup> C'est un calque humoristique de *reductio ad absurdum*. On connaît l'amusante «loi de Godwin» : cette loi qui s'applique à l'internet énonce que « plus une discussion en ligne dure longtemps, plus la probabilité d'y trouver une comparaison impliquant les nazis ou Adolf Hitler s'approche de 1 ».

Les divers lobbies identitaires qui s'activent sont parvenus à imposer à l'opinion le sophisme qui veut qu'une doctrine, quelle qu'elle soit, qui s'appuie sur quelque injustice alléguée doit bénéficier *ipso facto* de l'immunité contre la critique laquelle sera nécessairement «arrogante» et «insensible» – et qu'il faut l'excuser de tout: contre-vérités, généralisations arbitraires, mauvaise foi, mystifications délibérées, tout ceci mis au service d'une Cause «pure». La doxa contemporaine a intériorisé, ce qui n'est pas fréquent dans l'histoire, une variante nouvelle, insoupçonnée d'Aristote, de *l'argumentum ad Lazarum*, celle de l'autorité hors de discussion de quiconque se présente en victime de qui et quoi que ce soit.

J'ajoute aux moyens sophistiques de «clouer le bec», d'intimider, de mettre sur la défensive et de réduire au silence, le recours au *pathos de l'indignation*. Un moyen efficace de faire taire l'adversaire est de lui faire honte: c'est un procédé qui est signalé dans la *Rhétorique* d'Aristote. Or, la sophistique histrionnesque de l'indignation apparaît elle aussi en irrépressible progrès de nos jours et elle est indissociable des sophismes dont je viens de parler. L'indignation est

devenue un sentiment éminemment télévisuel, inséparable du spectacle du «coup de gueule» au petit écran, – genre exploité jusqu’à la corde. Les porte-parole de divers lobbies que l’on invite carburent à l’indignation et imposent ainsi le silence aux éventuels objecteurs qui ne parviendront pas, dans ce qu’on persiste à appeler un débat, «à placer un mot» — et ils suggèrent la prudence aux réticents et aux modérés. L’indignation *fait bloc*. Elle soude un public, réel ou virtuel, contre l’attaqué isolé et stigmatisé. C’est ici un des sens précis que l’on peut donner au sophisme *ad verecundiam*. L’indignation est un sophisme lorsqu’elle se substitue à une argumentation défailante. Seuls des arguments «logiques» peuvent m’atteindre parce que je considère que je partage avec un autre la faculté de les peser rationnellement, mais pas l’expression de ses émotions. Mon indignation, ma colère peuvent être grandes, mais ce que je dois communiquer, disent les rhétoriciens rationalistes, ce sont des *raisons* d’être en colère. Or, les activistes qui s’expriment à la télé américaine ou canadienne commencent par un typique «I am outraged...» (Je suis indigné) à quoi se limite toute leur objection comme si l’indignation fortement ressentie et publiquement manifestée tenait lieu de preuve, comme si leur état de colère et leur victimisation alléguée désignaient un coupable et procuraient une sorte de preuve en acte du bien-fondé de leurs convictions.

Le *victimisme* apparaît en effet également en constant et concomitant progrès dans la vie publique. Je me rapporte en ce qui touche aux USA à l’essai d’Alyson M. Cole, *The Cult of True Victimhood: From the War on Welfare to the War on Terror*.<sup>13</sup> La sophistication de l’indignation-spectacle s’exprime de nos jours à travers la posture de victime, par le pathos qui consiste à se dire insulté et blessé (en dépit des dénégations de votre adversaire qui proteste de ses intentions bienveillantes), à se poser en victime de son insolent mépris, de son manque de considération, à étaler sa souffrance en appelant le public, compatissant ou intimidé, à se ranger de votre côté, du côté de l’insulté, du maltraité. Ce peut être par hypersensibilité mais aussi par une sorte de victimisme professionnel des groupes de pression identitaires, on parle de «strategic victimhood». Le prétendu insulteur n’a pas besoin de vouloir offenser, il suffit qu’il ne marque pas un respect inconditionnel pour les croyances des autres et qu’il demeure sur son quant-à-soi. Friedrich Nietzsche a tout dit sur ce point, il me permet de conclure: «Nul ne ment plus qu’un homme indigné» — dernière phrase du paragraphe 26 de la deuxième partie, intitulée «L’esprit libre», de *Par-delà le bien et le mal*.

Mon temps est écoulé mais il y aurait d’autres procédés en progrès à décrire.



## Notes

1. Marc Angenot D Phil & Lit, MSRC -- *Professor emeritus*, Chaire James-McGill d’étude du discours social. McGill University. Bureau 255 A, Pavillon des Arts. 853 rue Sherbrooke Ouest. Montréal H3A 2T6. CANADA.

2. Dans le cadre de ce projet, j’ai publié *Rhétorique des controverses savantes et des polémiques publiques, actes du colloque de septembre 2011*, recueil qui est sorti en 2012 comme le volume # 43 de Discours social.

3. Littré définit le mot dont les théologiens autrefois ont fait un usage grondeur et menaçant: «Témérité : Hardiesse qui va jusqu'à l'imprudance et à la présomption.» Il donne pour exemple: «Ce discours est d'une prodigieuse témérité.» [Bossuet, *Lettres*, 256]. L'évêque de Meaux, gardien du dogme et de la tradition, était prompt à subodorer et blâmer le «téméraire». Car la témérité – orgueil et aveuglement à la fois – conduit à commettre des «imprudences»; hardiesse excessive et inconsidérée, elle est le fait de quelqu'un qui ne se rend pas compte du risque encouru par son présomptueux discours, de la «pente» dangereuse où il roule et à qui les gens prudents, sagaces et pondérés se doivent de crier *casse-cou*.

4. De Protagoras d'Abdère (± 490-420), il ne nous reste que quelques bouts de phrases et une notice de Diogène Laërce dans son *De vitis philosophorum* lequel dresse la liste d'une douzaine de livres encore connus alors (au 3<sup>e</sup> siècle) du sophiste détesté de Platon. Laërce rapporte qu'il enseignait à ses élèves à blâmer une chose puis à en faire l'éloge. Mais il rapporte aussi une tout autre anecdote – celle-ci ferait de Protagoras non pas un habile et un intéressé, mais une sorte de précurseur du sage socratique persécuté par les gens en place – qui assure qu'en raison de son livre sur les dieux («quant aux dieux, avait-il écrit, je ne sais ni si ils sont, ni ce qu'ils sont...»), il fut expulsé par les Athéniens et qu'on brûla ses écrits sur l'Agora.

5. Par exemple: «Dieudonné, victime d'un incroyable chantage à l'antisémitisme», 20 février 2004, <[soutiendieudo.free.fr/article.php3?id\\_article=59](http://soutiendieudo.free.fr/article.php3?id_article=59)>.

6. On trouve aussi *ad verecundiam* dans ce sens. Verecundia offre deux sens contigus = respect, honte.

7. Chr. Plantin, *Dictionnaire...*, 79.

8. Le pape Pie XII, dans *Munificentissimus Deus*, assure les sceptiques et les téméraires de l'indignation ... de Dieu, — menace qui n'est pas à la portée de tout le monde. Dans cette constitution apostolique de 1950 sur l'Assomption de la Vierge Marie, les formules suivantes forment la conclusion : «Qu'il ne soit permis à qui que ce soit de détruire ou d'attaquer ou contredire, par une audacieuse témérité, cet écrit de Notre déclaration, décision et définition. Si quelqu'un avait la présomption d'y attenter, qu'il sache qu'il encourrait l'indignation du Dieu Tout-Puissant et des bienheureux apôtres Pierre et Paul.»

9. Philippe Machefer, *Ligues et fascismes en France, 1919-1939*. Paris: PUF, 1974, 1er §.

10. Pascal Ory, *La France allemande*. Édition revue. Paris: Gallimard, Folio Hist., 1995, 34.

11. Un autre activisme *anti-*, l'«antiracisme», en progrès dans les années 1980, «a pris à point nommé la relève d'un antifascisme bien fatigué». Lui aussi a dûment suivi la triste pente de l'instrumentalisation tous azimuts et de la déperdition sémantique concomitante; «racisme» étant appliqué à toute discrimination alléguée quelle qu'en soit la nature s'est vidé de tout sens précis.

12. L'expression est apparue pour la première fois en 1951 dans un article du philosophe Leo Strauss pour la revue *Measure : a critical journal* et a été reprise et popularisée en 1953 dans son livre *Natural Right and History*. [chapitre II: «In following this movement towards its end we shall inevitably reach a point beyond which the scene is darkened by the shadow of Hitler. Unfortunately, it does not go without saying that in our examination we must avoid the fallacy that in the last decades has frequently been used as a substitute for the reductio ad absurdum: the reductio ad Hitlerum. A view is not refuted by the fact that it happens to have been shared by Hitler.»] – L'expression a été réutilisée plus tard par le philosophe spécialiste de la Shoah George Steiner. Elle trouve son prolongement sur Usenet et Internet avec la « Loi de Godwin », qui énonce que « plus une discussion sur Usenet dure longtemps, plus la probabilité d'y trouver une comparaison avec les nazis ou avec Hitler s'approche de 1 ». Wikipedia, verbo *reductio ad Hitlerum* .

13. Stanford University Press, 2006.

